

Première année de bachelier en langues et littératures françaises et romanes
Année scolaire 2013-2014

Histoire des sociétés et cultures occidentales
Professeur : Philippe DESMETTE

Introduction

L'intitulé du cours est très large, ce qui veut dire qu'il faut faire des choix. On pourrait parler de n'importe quel élément historique touchant à l'Occident. On ne fera pas une accumulation de faits. Il faut aller plus loin et mettre les événements en perspective, définir un certain nombre de problématiques qui vont nous retenir.

On peut envisager l'histoire de l'occident en s'intéressant à un certains nombre de valeurs, que l'on estime être essentielles. C'est une perspective qui mettrait en avant les valeurs politiques, sociales, culinaires, sexuelles. On risque de mal comprendre ces valeurs si on ne peut pas les mettre en perspective, si on ne connaît pas leurs origines. Les valeurs qui nous semblent fondamentales sont-elles intemporelles ? On peut donner beaucoup de poids à une valeur très jeune. L'examen des valeurs est important. Si on comprend mal ces valeurs, on comprendra mal notre cadre de vie, et on se heurtera à d'autres valeurs qui nous semblent étrangères.

Un premier terme à définir est celui d'Occident. Ce terme n'est pas simple à définir parce qu'au fil du temps, ce terme a désigné des réalités différentes. Examinons d'abord l'étymologie. Du latin *occidere*. Ce terme, « tomber », est assez péjoratif, et peut signifier « disparaître ». peut désigner l'endroit où le soleil disparaît, c'est à dire l'ouest. Les grecs désignaient ainsi une large partie du continent européen. Au Moyen-Âge, à l'époque des Croisades, les chroniqueurs désignent par *occident*, l'Europe, composée de la France, de l'Angleterre, de l'Empire. On met donc une opposition entre l'Occident et l'Orient qui est aux mains des musulmans. On en arrive à une opposition plus culturelle que géographique. Plus avant dans le temps, au 19ème siècle, le terme prend une acception plus large. Il désigne toujours l'Europe, mais s'agrandit avec les régions sur d'autres continents, avec l'Amérique qui entre dans le monde occidental, que ce soit l'Amérique du Nord comme l'Amérique latine, et même l'Australie. De plus en plus on délaisse la conception géographique pour une aire de civilisation. Si l'on intègre l'Australie, c'est en raison de la colonisation entreprise par l'Occident. On a donc affaire à un héritage commun, gréco-romain, et judéo-chrétien, par voies intermédiaires. Si on examine les choses de cet angle, on se rend compte que ces régions se trouvent parmi les plus développées. On en arrive donc aussi à une conception économique. À la moitié du 20ème siècle, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, l'Europe se trouve coupée en deux. À ce moment, on va mettre en avant l'opposition entre l'Europe occidentale, avec un certains nombre de valeurs (démocratie et capitalisme), et l'Europe de l'Est, communiste. Il

Il y a une nouvelle répartition de l'Europe suite à l'émergence de la Guerre Froide. La chute du Mur bouleverse ses éléments, mais on voit encore que ce clivage a laissé des traces. En 2001, on reparle d'Occident. Avec les attentats du 11 septembre, on oppose de plus en plus une sorte d'Occident développé, civilisé, par rapport à un monde islamiste présenté comme resté en arrière. On présente en fait une sorte de choc des civilisations. Ces raccourcis dangereux ne pourraient se dispenser de rappels historiques. Dans ce qu'on considère le monde de l'Occident, il n'y a bien sûr pas d'uniformité. On ne partage pas tous les mêmes valeurs. Il y a parfois des concepts fondamentaux très différents.

Attirons notre attention sur quelques éléments géographiques. En 395, l'empire romain est définitivement scindé. Il y avait eu autrefois des scissions, mais celle-ci est définitive. Les deux réalités romaines évoluent de manières différentes. Le christianisme va s'implanter dans le monde romain d'Occident et le monde romain d'Orient. D'autres régions seront christianisées plus tardivement par des émissaires du monde oriental (la Russie, par exemple), au 10ème siècle. Une autre date, 1453, la chute de l'empire romain d'Orient. La zone géographique qui va nous intéresser est problématique quant à sa délimitation à l'est ; nous adopterons la frontière entre la Russie et les pays de l'Europe de l'Est et la Turquie.

Deux autres termes à définir : les termes de culture et les termes de société.

La culture peut signifier beaucoup de choses. Ici, nous la définirons comme une réaction à une situation imposée aux hommes : ces problèmes posés à l'homme proviennent du cadre ambiant, de la nature, de la situation de l'homme lui-même, de sa réalité biologique. L'homme définit une série d'attitudes. Ces réponses peuvent être individuelles mais seront le plus souvent de nature collectives. La société serait alors une organisation qui peut être de plusieurs types, créée en vue d'harmoniser ces attitudes.

Attention, lorsqu'on parle de culture et de société en Occident, on ne peut concevoir de culture et de société unique. Dans cette pluralité, les cultures et sociétés forment la civilisation occidentale. Ce terme, pour en revenir à l'étymologie, a évolué au fil des siècles. Il n'apparaît qu'au 18ème siècle, de la plume de Turgot, dans un sens particulier. Il l'emploie au singulier, pour désigner *la* civilisation, qui désigne un antonyme à la barbarie. On oppose donc la Civilisation aux régions qui ne sont pas civilisées. Au début du 19ème siècle, le terme est utilisé au pluriel. Les civilisations, des sociétés possédant un nombre de caractéristiques communes. Des cadres où se passent des événements politiques, culturels, artistiques... C'est dans cette deuxième acception que l'on utilise le terme. Y a-t-il une gradation dans cette civilisation ? On peut avoir des civilisations techniquement plus développées, mais moralement pas plus avancées. Il faut donc prendre garde

par rapport à l'argument ethnocentrisme.

Il y aura dans le cours 6 grands principes vu à travers les parties de ce cours.

- Religions, sociétés et politique : nous verrons le lien de la religion avec la politique.
- Les peuples et les États d'Occident.
- L'homme dans l'État : nous verrons la place de l'homme au sein des réalités étatiques.
- L'individu : nous verrons l'émergence de l'individu dès la Renaissance.
- L'Occident et le monde. Nous verrons l'Occident conquérant, colonisateur, mais aussi la position actuelle de l'Occident sur l'échiquier mondial.
- La culture, la science.

Ces différents thèmes donnés, voici quelques indications pratiques.

Il faut d'urgence se procurer le plan du cours et les documents fournis (cartes)

L'examen a lieu en janvier, est écrit, comportant deux parties ; une partie de questions ouvertes, et une partie à choix multiples. Les questions ouvertes ne sont pas des questions de détails, mais la connaissance de la matière doit être bonne. Un élément important dans le cours est la chronologie. Chaque chapitre est vu dans l'ordre chronologique. On aura dans le plan deux types de dates ; des dates en gras et d'autres. Les dates en caractères gras devront être connues absolument. Une série de termes techniques, de précision devront être connus, et ne pourront être remplacés.

Partie I : Religions, société et politique en Occident

Introduction

Il y a eu en Europe une série de débats, dans les années 90 et 2000 par rapport à la Constitution européenne. Ces débats concernaient la référence à la question des racines chrétiennes de l'Europe. On a vu là s'opposer deux camps, l'un pour l'abstraction de ces notions alors que l'autre souhaitait vivement une référence à ses racines. L'historien peut se demander le pourquoi de ces positions. Qui était dans ces positions. Dans les opposants, on trouvait un certain nombre de personnes venant de milieux laïques, prônant la séparation complète de la religion et de l'État. On peut se demander l'origine de cette radicalisation. Il faut se reporter aux événements à partir du 18ème siècle, de la mise en cause de l'omniprésence de la religion et des combats pour la liberté religieuse et même de non-religion. C'est un phénomène qui prend de l'ampleur au 19ème siècle avec l'émergence dans beaucoup de pays européens de la franc-maçonnerie. C'est important de savoir d'où cela vient. Aussi dans ce camp, se trouvaient des partisans qui dénonçaient l'atteinte au pluralisme religieux. On fait référence à des valeurs de tolérance.

Les partisans de la référence chrétienne ont argumenté que l'Europe a été chrétienne pendant des millénaires, ce qui a eu des influences sur son développement. La place de la religion dans les sociétés change et est conséquente.

Dans le premier point de ce chapitre, nous verrons la position de la religion dans la société romaine. Dans leur attitude par rapport à la religion et dans leur situation dans le développement du christianisme, ils ont une grande importance.

§ 1. Rome : une mosaïque culturelle

Mythe et religion – *Mater Matuta* / Lares et *Penates*.

Opérons une distinction entre le mythe et la religion. La mythologie est considérée comme un ensemble de récits tenant du surnaturel, mettant en scène des héros légendaires, des dieux. Ces récits ont des portées explicatives, ils donnent des causes à des éléments, des phénomènes. Ces

recours au surnaturel expliquent donc la condition humaine, par exemple. Dans le cadre de la religion, on est davantage en face d'une croyance qui se porte vers un ou plusieurs êtres surnaturels. La perspective est différente : ces êtres peuvent influencer notre destinée avant ou après la mort si on adopte une certaine attitude par rapport à eux, par la piété, par exemple. Un certain nombre de rituels, de comportements, montrent une relation par rapport à la divinité. L'homme est alors au centre dans la religion qui le relie aux dieux. La religion exige donc une action. Si on regarde les dieux à Rome, des éléments s'entremêlent. Les dieux font à la fois l'objet de récits et de vénération.

a) Un panthéon ouvert

Ouverture du Panthéon – Grèce : Hercule (Héraclès), Esculape (Asklépios), Dioscures (Castor et Pollux) – Orient : Cybèle – Syncrétismes : Neptune/Poséidon, Vulcain/Héphaïstos.

L'ensemble des dieux de la mythologie romaine est ouvert. La conception religieuse à Rome est ouverte vers l'extérieur. À côté de cela, la plupart des religions sont fermées aux autres. Les Romains n'hésitent pas à faire entrer parmi leurs dieux de nouveaux venus. Rome va aller chercher chez d'autres peuples des divinités et va les vénérer également. Il y aura une influence majeure dans ce secteur : celle de la Grèce. Il y a dès les origines des points communs entre certains dieux grecs et romains. Ces peuples ont une origine indo-européenne. Ces indo-européens avaient développé des conceptions religieuses qui se retrouvent dans les deux. L'attitude des Romains est à l'intégration. Ils vont même chercher des dieux en Grèce. C'est l'exemple d'Héraclès, amené à Rome au 8ème siècle à Rome. Héraclès est un voyageur, à la fois Dieu et Héros. Il va faire l'objet d'un culte public et ensuite il va davantage être invoqué dans un culte privé vers le 4ème siècle et alors devenir le patron des commerçants et des voyageurs. Autre exemple, les Dioscures, Castor et Pollux, qui sont des jumeaux dans la mythologie grecque, qui symbolisent les jeunes hommes qui arrivent à l'âge des armes. Ce sont les protecteurs des jeunes. Ils sont invoqués en Grèce lors de périls, militaires entre autres. Au 5ème siècle, les Romains font face aux habitants du Latium. Bataille mal engagée, et les Dioscures apparaissent sur le champ de bataille et font gagner les Romains. Ils vont eux-même annoncer la victoire. Les Romains introduisent donc ensuite ce culte à Rome. Il arrive aussi qu'ils aillent chercher des dieux plus lointains. En 204 AC, la guerre contre Carthage tourne en leur défaveur. Le Sénat romain va décider d'appeler une déesse au secours, Cybèle, qui vient d'Asie mineure, considérée comme la responsable du bien-être du peuple, du progrès... Ils vont la prier pour qu'elle leur vienne en aide.

Deuxième élément, les syncrétismes. Le syncrétisme est une fusion en matière religieuse. Il s'agira pour les Romains d'assimiler une divinité qu'ils possèdent à une divinité étrangère, mais présentant certaines caractéristiques proches de la divinité romaine correspondante. On va appliquer les attributs de certains dieux étrangers à des dieux romains. Par exemple, Neptune, dieu protecteur des eaux douces, est assimilé à Poséidon, dieu de la mer.

b) Les cultes à mystères

Nouveauté fin III^e siècle AC – Mithra, Dionysos/Bacchus (Bacchanales) – Scandale, condamnation – Causes : rôle des femmes, initiation, individualisme (*Pomerium*).

Dans ce cadre-ci, on n'introduit pas de nouveaux dieux, mais on introduit des pratiques différentes, des cultes présentés de manière radicalement différente de ce qui se faisait à Rome ; ils viennent pour la plupart d'Asie mineure, et sont introduits à Rome à partir du 3^{ème} siècle. Ces cultes possèdent certaines caractéristiques.

1. Ils requièrent un serment. Ils demandent de leurs adhérents un engagement à ne pas révéler ce qui s'y passe. On ne peut avoir connaissance à l'extérieur de ce qui s'y passe.
2. Ces cultes comprennent une initiation. Autant le culte des dieux romains est connu de tous, autant les secrets du culte à mystère ne sont révélés aux adeptes que progressivement, après le franchissement d'étapes qui les distinguent des non-initiés, du reste de la société.
3. La mort occupe une place très importante. Ces cultes apportent un espoir à leurs adeptes, ils essaient de répondre à l'interrogation de l'au-delà, de l'après. L'initiation tente d'apporter à cette question une réponse.

Parmi ces cultes, nous pouvons citer le culte de Mithra, un dieu venu d'Asie lors des premières apparitions de cultes à mystères à Rome. On va lui construire des temples pour la réunion et l'initiation des adeptes. Certains de ces mithraïsmes vont être christianisés. Le christianisme est un autre culte à mystères. Nous pouvons aussi citer Dionysos, romanisé en Bacchus. Venant de Grèce, c'est un dieu originaire d'Asie mineure. On distingue dans ce culte le culte classique, public, en l'honneur du dieu, mais aussi un culte initiatique, comprenant les bacchanales, une fête secrète. Les adeptes se multiplient, et comme c'est un culte secret, on ne doit pas savoir ce qui s'y passe. En 186, éclate le scandale des bacchanales. Un jeune Romain fréquente une courtisane. Cette courtisane est

initée au culte de Bacchus, et normalement le jeune homme devait y entrer aussi. Mais cette courtisane va trahir son serment et révéler au jeune homme un certain nombre de secrets ; il s'y passe des orgies, des assassinats ont lieu, la débauche sexuelle règne, on y fabrique de faux testaments. Elle présente ces bacchanales comme des endroits de débauche. Ce jeune homme prend peur et va dénoncer ce qu'il vient d'apprendre aux autorités romaines. Le Sénat romain s'empare alors de l'affaire. Elle paraît extrêmement grave. On arrête alors tous les prêtres de Bacchus. On encourage tous ceux qui ont des informations à dénoncer la « Secte ». Enfin, on interpelle tous les adeptes. Les condamnations pleuvent ; nombre d'adeptes sont condamnés à mort. La répression en 186 est estimée avoir entraîné 7000 exécutions. Parmi ces adeptes, une grande majorité de femmes, exécutées par leurs familles. Ce culte va alors être étroitement surveillé. Pourquoi ce culte connaît-il ces difficultés ? Il y a autre chose derrière ces raisons officielles : le monde romain, ce monde ouvert, se ferme à ce culte, pour plusieurs raisons. Premièrement, les femmes, occupant une position importante dans ces cultes à mystères, dérangent un peu Rome, habituée à un clergé masculin. Ce culte entre alors en conflit avec une organisation traditionnelle à Rome. Deuxièmement, l'initiation et les serments, à partir du moment où on cache à l'État Romain, font craindre des menaces pour le pouvoir. Ne s'agirait-il pas d'une société secrète ? [Troisième raison : le bonheur individuel et la vie après la mort]

c) Le culte impérial

Octave (-63 / 14) : restauration – Culte impérial – Orient (Égypte, Perse, Romulus) – César, *Venus Genetrix* – Octave/Auguste : *Princeps sacré*.

Octave devient en 27 AC le premier empereur. Il tente d'une part de restaurer la religion traditionnelle et se sacrifie Auguste. L'empereur est donc mené sur la voie de la déification. À sa mort, il va être divinisé, et sur le bûcher, les sénateurs auraient vu un aigle emporter son âme. Il ne s'agit plus simplement de respecter l'empereur, mais de le vénérer. Les empereurs décédés seront candidats à l'apothéose. Auguste va en matière de religion faire deux choses : restaurer la tradition et innover avec le culte impérial. Ce culte va entrer en conflit avec le christianisme.

(cours du 30 septembre 2013)

Nous avons donc insisté sur le caractère ouvert de la religion romaine. Concernant le culte impérial, insistions sur la notion que ce culte, introduit à Rome par Auguste n'est pas neuve. Cette

pratique existe déjà en Égypte, en Asie mineure. Alexandre le Grand, à la conquête de l'Asie, y est considéré comme un dieu.

d) Le christianisme

Palestine 28-29 PC (Denis le Petit) – Rome – Apôtres Pierre et Paul – Extension et premiers heurts – Suétone (44-50) : Claude – Néron (64) – Trajan (112) – Bacchanales – conceptions eschatologiques et sotériologiques – Contestations des chrétiens.

Développement du christianisme – Dernières persécutions (303, Dioclétien) – 313 (édit de Milan) – Théodose : 380 (Édit de Thessalonique), 391-392.

C'est un phénomène assez discret à ses débuts. La date même de la crucifixion de Jésus n'est pas connue avec certitude. On a calculé la date du début de l'ère chrétienne au 5^e siècle. Le retentissement est faible, mais le christianisme va se développer dans l'empire romain, notamment à Rome, au 1^{er} siècle. Si elle est touchée, c'est parce que Pierre et Paul sont venus y prêcher, ils sont considérés comme les fondateurs de l'Église romaine. Saint-Pierre n'est pas techniquement le premier pape, on voulait dire qu'il fut le premier chef de la communauté chrétienne de Rome. Ces deux-là finiront d'ailleurs martyrs. Saint-Pierre sera crucifié, Saint-Paul sera décapité. On est alors dans le début des persécutions (de Néron, entre autres) par rapport aux chrétiens.

Suétone nous dit que Claude expulsa les Juifs qui s'agitaient constamment sous l'impulsion de chrétiens. La différence entre juifs et chrétiens est donc encore assez floue. Les premières persécutions suivent. Attention, ces persécutions sont motivées sur base non pas de la religion, mais pour une simple recherche de boucs émissaires (notamment pour le grand incendie de Rome sous Néron).

On croit parfois que les chrétiens étaient persécutés en permanence, alors que ces persécutions avaient lieu par vagues. En 112, l'empereur impose aux gouverneurs des règles concernant les chrétiens, de s'en emparer et de les condamner. Le problème est que le phénomène continue à prendre de l'ampleur. La mise à mort des chrétiens va exacerber le phénomène au lieu de l'étouffer, puisque le courage des martyrs va frapper leurs contemporains et les amener à la conversion.

La persécution des chrétiens n'est pourtant pas, on l'a vu, dans les habitudes de Rome.

Pourquoi refuse-t-elle le christianisme ? Plusieurs éléments de réponse.

1. Le christianisme est en quelque sorte un culte à mystère, ce qui attire la méfiance des romains depuis les bacchanales. On se méfie donc de ce culte, qui comporte des initiations, des baptêmes...
2. Le christianisme a des considérations eschatologiques et sotériologiques différentes. On pense la fin du monde et le salut, contrairement aux croyances romaines.
3. L'attitude des chrétiens pose problème, car ces monothéistes s'inscrivent en faux par rapport à la religion romaine, ils font rien qu'à refuser les pratiques de la religion romaine.
4. Le culte impérial est impensable pour les chrétiens, qui ne peuvent non plus accepter l'apothéose.
5. Sur un plan moral, les chrétiens dénoncent un certain nombre de pratiques à Rome : les jeux, un certain nombre de pratiques sociales, l'organisation de la société, l'esclavage... Ce qui veut dire qu'ils entrent en conflit idéologique avec le monde romain, on craint alors qu'ils ne portent atteinte aux fondements mêmes du monde romain. Ils sont donc perçus comme une menace par rapport à l'ordre traditionnel des choses.

Pourtant, les fidèles se multiplient. On les retrouve vite un peu partout dans la société, dans toutes les strates, et également dans les sphères du pouvoir, dans l'administration, dans l'armée... Ils s'intègrent donc partout. Néanmoins, ils ont une particularité ; ils constituent une communauté de foi distincte et indépendante. Cette situation dure jusqu'à la fin du 4^e siècle. La dernière persécution a lieu en 303 sous Dioclétien. En 313 est proclamé par Constantin l'édit de Milan qui assure la liberté de culte. Constantin rend aussi aux chrétiens les biens qui leur avaient été confisqués. Pour autant, Constantin ne se fait baptiser que sur son lit de mort, en 337.

Pourquoi Constantin agit-il de la sorte ? Manifestement, il avait une certaine sympathie pour la foi chrétienne, mais il considérait aussi que le christianisme pouvait cimenter la société romaine. Il espère que le christianisme pourrait resserrer l'unité de l'empire. S'il imposait le christianisme, il créerait une fracture en heurtant les traditionalistes. Les choses évoluent encore à partir de 380. Théodose va beaucoup plus loin en imposant à tous les peuples de l'empire d'adopter le christianisme par l'édit de Thessalonique. En 391 et 392, on interdit les cultes païens, on brûle leurs temples, on interdit les sacrifices à Rome d'abord en 391, puis dans l'empire en 392. L'Église se structure à cette période, elle va devenir une véritable institution. Le christianisme est au départ une communauté de foi, mais il s'institutionnalise. Il efface les traces du paganisme.

Rappelons le lien fondamental à Rome entre la religion et l'État. On constate aussi que l'État utilise la religion à ses fins. Remarquons la méfiance des romains par rapport à des cultes

constituant une menace non pas pour leur religion, mais pour l'ordre public.

§ 2. L'Occident chrétien

IIIe et IVe siècles – Évangélisateurs – Paganisme et christianisation : Noël (*Sol invictus*), Chandeleur (Purification de la Vierge, Birgit).

Relations Église/État : césaropapisme et théocratie.

Un petit mot d'introduction : le christianisme se développe à partir du 3e et 4e siècle. Il touche les régions de l'empire de manières différentes. Il touche d'abord le sud, puis les évangélisateurs vont se répandre un peu partout, aussi bien au sud qu'au nord. Attirons l'attention sur deux notions religieuses et politiques.

1. Le césaropapisme : c'est une tendance du pouvoir impérial à imposer le contrôle du pouvoir temporel à l'Église. Cette notion, on la retrouve dans une partie de l'empire : la partie orientale.

2. La théocratie : l'Église va considérer qu'elle peut contrôler le pouvoir temporel, du moins en partie.

Ces notions vont survivre à l'Antiquité, et on les retrouvera tout au long du Moyen Âge, et même dans l'époque moderne.

a) Deux penseurs fondamentaux : Gélase et saint Augustin

Saint Augustin (Hippone, Carthage) 354-430 – Troubles (390 Gaulois, 410 Wisigoths) – Craintes – *La Cité de Dieu* (413) : Cité céleste et cité terrestre.

Gélase (pape 492) – Origine africaine – Lettre (494) – *Auctoritas* des pontifes, domaine spirituel – *Potestas*, domaine temporel – Dualité et répartition – Responsabilité de l'*Auctoritas*.

Deux auteurs vont théoriser la relation Église-État.

Saint-Augustin (354-430) est un évêque africain, un grand penseur de l'Église, qui vit dans une Rome en déclin, dans une situation difficile pour l'empire. En 390, Rome est saccagée par les Gaulois, et est pillée encore en 410 par les Wisigoths. Le peuple de l'empire est craintif face à

l'avenir ; Rome s'avère être pour eux un colosse aux pieds d'argile. Cela crée une réelle inquiétude.

Fin de l'empire, fin du monde... les inquiétudes se font plus spirituelles.

Les fidèles du paganisme vont accuser les chrétiens d'avoir précipité l'empire dans sa chute en s'attirant les colères divines. Il y a donc une mise en cause du christianisme.

Saint-Augustin va écrire *La Cité de Dieu* au début du 5^e siècle. Il va essayer de répondre aux interrogations de l'époque en tentant de rassurer les chrétiens. Il existe pour lui une cité terrestre et une cité céleste. Nous vivons dans la cité terrestre. Forcément, toute réalité terrestre va disparaître un jour. La cité terrestre cédera à la fin du monde. On est persuadés à l'époque que la fin du monde est proche. Rome fait alors partie de cette cité terrestre, ce qui rend le tout moins grave, finalement.

La cité céleste, quant à elle, représente l'au-delà et, à la différence de la cité terrestre, est éternelle. Il faut donc se concentrer sur la cité céleste, et tenter d'y tendre.

Saint-Augustin fait la distinction entre les païens qui profitent des biens matériels et des réalités terrestres en tentant de s'enrichir, et les chrétiens qui tout en vivant dans la cité terrestre pensent à l'au-delà, à la cité céleste. Ils n'ont pas pour objectif le bonheur sur terre, mais l'espoir de l'au-delà, du paradis.

On reviendra vite à ces notions dans la suite du cours.

Gélase, quant à lui, vit au 5^e siècle, est aussi d'origine africaine (ce qui montre l'importance du christianisme dans ces régions à l'époque). Il sera pape, pas longtemps cependant, mais il a le temps d'écrire en 494 une lettre à l'empereur romain d'Orient, Anastase.

Il y définit l'autorité, les rapports d'autorité sur terre. Il définit l'*auctoritas* et la *potestas*.

L'*auctoritas* est l'autorité qui appartient à ce que Gélase appelle les pontifes, les représentants de la religion. Cette *auctoritas* s'exerce dans le domaine de la religion. En ce domaine, les pontifes sont seuls maîtres à bord, tout le monde doit leur obéir en matière de culte. Tout le monde, cela inclut l'empereur et les autorités temporelles.

La *potestas* est le pouvoir en matière civile, et dans ce domaine, le pouvoir appartient à l'empereur. Dans ce domaine de la *potestas*, chacun doit obéir à l'empereur, e qui inclut les ecclésiastiques.

Gélase répartit donc les rôles. Mais il est le pape et défend son institution en précisant ceci : les pontifes devront devant Dieu rendre compte de leurs missions, ce compris de veiller au salut des hommes. Cette mission implique une responsabilité. Cela veut dire qu'ils doivent guider ces hommes, y compris l'empereur. Il y a donc une supériorité morale de l'*auctoritas* sur la *potestas*.

Ces deux notions sont absolument fondamentales dans l'histoire. On va voir comment ces notions s'articulent.

b) Une phase d'équilibre : les mondes mérovingien et carolingien

Clovis (c. 466-511), francs, païens – Clotilde, princesse burgonde, saint Rémi (Reims) – 496 : victoire (Alamans) et pragmatisme politique (paganisme, arianisme) – Aristocratie, épiscopat – Collaboration.

Carolingiens (751) : *Rex Dei Gratia* – Sacre (Ancien Testament) – 800 : couronnement impérial (Charlemagne) – *Ministerium* – Spoliations et dîmes, liturgie, Alcuin – Collaboration *Auctoritas/Potestas*.

Nous parlons de phase d'équilibre parce que nous sommes dans une situation de collaboration entre l'Église et l'État.

Nous commencerons par Clovis, un roi Franc à cheval sur les 5^e et 6^e siècle. L'empire romain a été divisé à l'époque. Il n'est pas hostile au christianisme, mais reste païen. Il épouse une princesse chrétienne burgonde, Clotilde. Il s'entoure de chrétiens, puisque les gens instruits sont généralement chrétiens à l'époque. Il utilise les services de saint Rémi, archevêque de Reims. Il hésite à se convertir par peur de la réaction de ses hommes et soldats. Ce qui va se passer, c'est qu'en 496, les choses changent. Clovis se convertit alors. Comme pour les Dioscures, il invoque le dieu des chrétiens lors d'une bataille mal engagée (pour la petite histoire). L'acte est de nature politique.

Les motivations de Clovis sont les suivantes :

- Clovis souhaite étendre son royaume. Les royaumes avoisinants sont aux mains de rois païens pour la plupart, ou ariens (des chrétiens hérétiques). Dans ces royaumes, la noblesse est souvent favorable au christianisme. Clovis tente donc de s'attirer les faveurs de cette noblesse.
- Clovis met alors de son côté l'épiscopat. Les évêques sont très influents dans la Gaule de l'époque.

Avec Clovis, on trouve donc un équilibre entre les sphères spirituelles et temporelles. Le pouvoir et la religion profitent donc l'un de l'autre. Cela facilite l'éradication des cultes païens survivants. On remplace donc les symboles et fêtes chrétiens. On crée la Noël qui remplace la fête du renouveau, de la fin de l'hiver. On met à bas les lieux de culte païens pour construire des églises.

Les carolingiens arrivent au pouvoir et tentent de maintenir cet équilibre tout en profitant plus de l'Église. Les carolingiens, Charlemagne en premier, développent la doctrine du *ministerium*. Les ministres sont avant tout des serviteurs, et Charlemagne se prétend serviteur de Dieu. Sa

mission est de guider le peuple chrétien sur la voie voulue par Dieu. Le christianisme est alors un gage de stabilité pour son pouvoir. Il dispose donc d'une certaine aura, d'un certain prestige qui induira un certain respect. Il est couronné empereur en 800. Il prétend alors rétablir l'empire d'Occident, dans la continuité de Rome. Il se posera alors en égal à l'empereur d'Orient. Cela veut aussi dire que l'empereur d'Orient n'aura plus d'influence sur l'Occident. Il y a derrière cela toute une construction politique. Charlemagne va imposer le christianisme. Il se dit également *rex Dei gratia*, ce qui montre le cadre de son pouvoir.

Charlemagne et les carolingiens vont empiéter sur les pouvoirs de l'Église. Ils vont pratiquer des spoliations sur certaines abbayes, mais en échange, ils accordent à ces établissements certains droits, dont notamment la dîme, une taxe qu'ils pourront prélever sur les sujets.

Autre élément de la présence ecclésiastique dans l'entourage de Charlemagne et des carolingiens : les *missi dominici*. Ils sont chargés de contrôler les représentants du pouvoir dans l'empire. Ils sont toujours plusieurs, parmi lesquels un ecclésiaste. Il y a donc encore équilibre entre *auctoritas* et *potestas*.

§ 3 L'Église d'Occident : entre fragilité et autoritarisme

L'église va devoir affronter des défis et en même temps va faire preuve d'autoritarisme.

a) La menace musulmane

Nouveau monothéisme : Hégire 622 – Arabie, Syrie, Jérusalem, Egypte, Maghreb, péninsule ibérique (711) – Fin de la monarchie wisigothique – Berbères et Arabes : Pyrénées, Nîmes, Vallée du Rhône, Bordeaux – 732 Charles Martel (maire du palais) Poitiers – Influence – *Reconquista* – 1270 : Grenade – Apports : architecture, chiffres, papier – Religion.

La religion musulmane se développe au début du 7^e siècle et va prendre une énorme ampleur très rapidement. C'est un nouveau monothéisme qui va toucher l'Arabie puis le Moyen-Orient, le Maghreb, et en 711, la religion musulmane touche le continent européen par l'Espagne (qui n'existe pas en tant que tel à l'époque). Les troupes islamiques atteignent la péninsule ibérique, et franchissent les Pyrénées en 720. Ces troupes vont remonter vers le nord et être arrêtés à Poitiers en 732, ce qui marque la fin de la présence musulmane au nord des Pyrénées. Pourquoi

ont-elles franchi les Pyrénées ? Ce n'était pas un but religieux, L'entreprise était plus fondamentalement de s'emparer des biens des occidentaux. Il s'agit donc plus d'une entreprise de pillage. L'influence musulmane sera très importante en Espagne, mais les musulmans seront toujours relativement peu nombreux par rapport à la population autochtone.

Il est à noter qu'ils ne vont pas essayer d'imposer leur religion aux autochtones, même si certains se convertiront (pour des raisons économiques, entre autres). Il y a au contraire une tolérance qui est de rigueur. Les chrétiens se lancent alors dans une entreprise de reconquête, la *Reconquista*, pour « secourir » les chrétiens d'Espagne, qui n'avaient pas en soi besoin d'aide. En 1270, les musulmans ne disposent plus que du royaume de Grenade, qui restera aux mains de l'Islam jusqu'en 1492.

Les exemples de l'influence musulmane sur la culture européenne sont nombreux : l'architecture, le papier, les chiffres.

À partir de la prise de Grenade, la religion musulmane n'est plus représentée en Europe. Il y a donc une volonté très claire en Occident, aussi bien du pouvoir spirituel que temporel, de repousser l'Islam.

b) Le schisme d'Orient

Théodose (395) – Dioclétien (293) – Constantin (330) – Papauté, patriarche de Constantinople : primauté – Restauration impériale (800) – Iconoclasme – Innovations : jeûne, célibat, Credo contre orthodoxie – 1043 – 1054 : excommunication et schisme – Tradition césaropapiste.

Nous avons vu la division de l'empire romain, définitive en 395. L'empire avait été divisé auparavant, mais la séparation est maintenant définitive. Le siège du monde chrétien reste à Rome. La papauté va garder ses distances par rapport au pouvoir temporel. L'Église de Rome reste indépendante du pouvoir impérial. Ce ne sera pas le cas en Orient, où l'Église sera davantage soumise au pouvoir impérial. On est donc dans une optique césaropapiste. L'Église d'Occident prétend à une supériorité sur sa consœur orientale, générant ainsi des tensions avec le Patriarche de Constantinople, qui voit cette prétendue supériorité d'un mauvais œil.

Notons aussi que le latin reste la langue de l'Église d'Occident alors que l'Église d'Orient se tourne vers le grec. La résurgence d'un empereur en occident fait accroître les tensions. Le pape peut à nouveau préférer un autre protecteur à l'empereur d'Orient.

Au 8^e siècle se développe la querelle des iconoclastes, un mouvement oriental qui

s'opposera à la représentation de la Vierge et des saints. Ce courant est soutenu par les empereurs d'Orient. L'Église d'Occident introduit des nouveautés qui ne plaisent pas à l'Orient ; elle impose le jeûne, le célibat des prêtres... L'Église d'Orient se prétend alors garante de l'orthodoxie, de la tradition, de l'Église primitive.

En 1043, les tensions entre Rome et Constantinople prennent de l'ampleur, et quelques années plus tard, en 1054, le schisme prend place. Le pape va excommunier le patriarche de Constantinople. L'excommunication est un rejet de la communauté de l'Église, une sanction inacceptable pour la chrétienté d'Orient. L'Église d'Orient va être qualifiée d'orthodoxe, et l'Occident deviendra catholique romain.

Cette Église orthodoxe va rester proche du pouvoir impérial et on verra se perpétuer cette tendance au césaropapisme alors qu'en Occident va se développer la théocratie au 11^e siècle.

Un autre élément, plus tardif, en 1203-1204 : nous sommes en pleines Croisades, dans la 4^e Croisade, qui a pour objectif de prendre Jérusalem, va aboutir à la prise de Constantinople. En 1195, l'empereur d'Orient est un certain Isaac II. Il est écarté du trône par son frère qui lui fait crever les yeux. Les croisés vont venir aider Alexis IV, le fils d'Isaac II, à récupérer le trône. En échange, il s'engage à payer la dette des Croisés envers Venise (ils y avaient acheté leur transport) et à les soutenir militairement. Va naître à ce moment-là un doute ; est-il correct de s'en prendre à d'autres chrétiens ? Des catholiques peuvent-ils attaquer des orthodoxes ? Ces doutes sont balayés par l'Église d'Occident, qui, voyant l'avantage de la Croisade, montrent que les orthodoxes sont des ennemis de la foi. Ils s'emparent donc de la ville en 1203 et y installent Alexis IV. Mais le peuple ne va pas accepter ce souverain imposé par des étrangers, et Alexis IV est assassiné (étranglé). En 1204, les Croisés reviennent à l'assaut de la ville. Ils vont une deuxième fois prendre la ville et vont la piller, s'emparer de toutes ses richesses ; bijoux, argent... Ils placeront même un des leurs sur le trône de Constantinople : Baudouin, comte de Hainaut et de Flandre. Les Croisés établissent l'empire latin de Constantinople. On a affaire à une rupture entre Orient et Occident, en plus du schisme. Baudouin sera chassé plus tard. L'Orient et l'Occident ne s'entendent plus. La mise à sac de la ville par les croisés laisse Constantinople exsangue, et la ville se fait prendre par les Turcs en 1453.

c) Théocratie et déclin

Collaboration sous les Carolingiens – Politique de l'Église impériale – Mise en cause par l'Église : 1075, Querelle des Investitures – 1122 : Concordat de Worms – Essor de la théocratie (XIII^e siècle) : Innocent III, Innocent IV, Boniface VIII – Philippe le Bel – Clément V : papauté d'Avignon

(1309) – Grand Schisme (1378) – Concile.

L'Orient reste donc dans une tradition césaropapiste, alors que l'Occident devient théocrate. L'empire d'Occident au 10e siècle est morcelé. L'empereur, qui essaie tant bien que mal de s'imposer aux royaumes de son empire. En 962, Otton 1er devient empereur. Il développe la politique de l'église impériale. Il va placer à la tête d'une série de principautés et d'abbayes des ecclésiastiques. La raison est politique ; Otton 1er craint la perte de contrôle sur les princes, les ducs... tous ses féodaux.

Les ecclésiastiques posent moins de problèmes puisqu'ils n'ont pas de descendance, donc le territoire qui était le leur revient automatiquement à l'empereur ce qui évite la mainmise de la féodalité sur ses territoires. C'est donc un ingérence de l'empereur dans le domaine ecclésiastique. Le cas le plus connu est la principauté épiscopale de Liège, très symptomatique de cette politique.

L'Église réagira, et en 1075 éclate la Querelle des Investitures. La Querelle des Investitures prend de l'ampleur, par une série d'épisodes par lesquels certains papes sont déposés, d'autres empereurs excommuniés. En 1122, on conclut le concordat de Worms. Un concordat est un accord entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux. Ce concordat va se révéler favorable au Saint-Siège. Le pouvoir de choisir les évêques va revenir exclusivement au Saint-Siège. De plus en plus, l'Église affirme sa supériorité sur le pouvoir temporel. Les papes vont de plus en plus loin et en arrivent à déformer la notion de l'augustinisme.

Il est clair que l'Église, pour Saint-Augustin, fait partie de la cité terrestre. Les papes, eux, glosent sur son texte en déduisant de celui-ci que l'Église est la cité céleste. Il s'agit ici d'augustinisme politique. On va aller très loin dans ce sens là ; à la fin du 13e et au 14e, Boniface VIII va vouloir faire de cette pensée un dogme, une pensée imposée au croyant, tous les chrétiens devraient alors le reconnaître. Retour de manivelle : alors qu'il veut interdire au roi de France de lever un impôt sur le clergé, Philippe le Bel réagit. Il envoie un émissaire à Rome qui selon l'anecdote va gifler le pape qui en meurt quelques jours plus tard. Cette anecdote est symbolique de la réaction épidermique à cette tentative de prise de pouvoir. Nous sommes alors en 1315 et Philippe le Bel parvient à faire élire un cardinal français. Le pape s'installe en Avignon plus tard. La tête de l'Église est maintenant dans les terres pontificales françaises ; la papauté se trouve sous le contrôle du roi de France. Cette situation dure jusqu'en 1377.

Le prestige de l'Église en prend un coup. Au nouveau pape, la papauté revient à Rome. Grégoire XI décède à son tour, et là c'est le drame. Les cardinaux ne se mettent pas d'accord ; les cardinaux français et italiens élisent chacun un pape de leur nationalité. Le pape français s'installe à Avignon. Nous aurons alors jusqu'en 1417 deux papes, parfois trois.

Nous sommes dans l'occident médiéval, où la religion exerce une influence fondamentale, et l'église perd de son autorité et de sa crédibilité au profit des pouvoirs temporels. On appelle cette affaire le Grand schisme, la division au sein du monde romain. L'Église perd de sa superbe, et les royaumes civils prennent de l'envergure. Certains évêques se lèveront même contre la papauté et réclameront le concile. Ils militeront pour que les décisions importantes soient prises dorénavant par le concile. C'est un renversement complet des siècles précédents.

§ 4 *Le schisme protestant*

Critiques – 1517, Martin Luther : 95 thèses – Excommunication (1521) – Zwingli, Calvin – Diffusion – Impact politique – Pays-Bas : Charles Quint, Philippe II – France : répression, guerres de religion, Henri de Navarre (Henri IV), Edit de Nantes (1598) – Allemagne : division, paix d'Augsbourg (1555) – Apaisement, Réforme catholique.

L'Église est donc affaiblie, et un autre problème surgit : le protestantisme. Depuis le 15^e siècle, des voix se faisaient entendre par rapport à des abus commis par le clergé. On lui reproche sa richesse, des mœurs incompatibles avec sa fonction, la formation basique de certains ecclésiastiques, la pratique des indulgences. En 1517, Martin Luther va rédiger et publier des critiques à l'Église qu'il appelle des thèses. Il remet en cause des pratiques, des lacunes, des infidélités du clergé. En 1521, il est excommunié. Beaucoup de croyants s'y sont cependant révélés sensibles. Dans les années qui suivent, Calvin et d'autres vont suivre, accentuer les critiques de Luther et rompre avec l'Église. Le monde chrétien n'est plus du tout unitaire. Nous avons désormais les catholiques, les protestants et les orthodoxes. C'est le Schisme protestant.

Ce schisme revêt une dimension politique, et les conséquences seront importantes pour une série d'États.

Dans l'Empire, qui correspond plus ou moins à l'Allemagne, il existe une série de principautés. Berceau de Martin Luther, le protestantisme y exerce une forte influence. Charles Quint essaie de trouver de l'appui auprès d'autres puissances pour exterminer le protestantisme, mais son échec sera criant. En 1555, il devra autoriser chaque prince de l'Empire à choisir sa religion. L'Empire sera morcelé politiquement et religieusement.

Les Pays-Bas (Belgique actuelle, plus la Hollande, moins Liège) sont aussi touchés par le protestantisme qui s'y développe dans la deuxième moitié du 16^e siècle. Il y a une réaction violente du pouvoir politique. Charles Quint et Philippe II vont publier une série d'édits plus terribles les uns

que les autres : les protestants encourent la peine de mort. Un autre problème s'ajoute à ce problème religieux : un problème politique. Une révolte éclate contre Philippe II, en raison de l'autoritarisme de ce dernier. On assiste à un regroupement des mécontents, la révolte devient politico-religieuse. On s'en prend à Philippe II pour un ensemble global de raisons. Philippe II repousse les protestants qui se réfugient en Hollande, et on ne parviendra pas à les faire partir plus loin. Les protestants se regroupent dans la Hollande actuelle et prennent leur indépendance par rapport à Philippe II. Le nord s'appelle donc désormais les Provinces-Unies. La fusion de ces mécontentements aboutit donc à la scission de nos régions. En 1648, on reconnaît officiellement l'existence des Provinces-Unies.

L'unité politique ne survit pas aux Pays-Bas. En France, le protestantisme prend de plus en plus d'importance, et à la fin, une guerre civile éclate. Les protestants s'en prennent à la royauté, symbole du catholicisme. S'ensuivent bien des atrocités. On eût pu prédire un éclatement, d'autant qu'en 1594, Henri de Navarre est appelé à régner, mais il est protestant, alors que le roi de France doit être catholique. Il se convertit (« Paris vaut bien une messe »). En 1598, Henri IV de Navarre publie l'Édit de Nantes, qui amène une tolérance envers les protestants, en matière religieuse. Il accorde un certain nombre de droits aux protestants. C'est la fin de la domination exclusive du catholicisme.

La France est donc parvenue à gérer la situation politique. Début du 17^e, les luttes religieuses s'amenuisent. Il n'empêche que la chrétienté est maintenant divisée. L'Église romaine tente de réagir en se réformant, en réaffirmant ses convictions, mais en essayant de disposer d'un clergé plus digne et mieux formé. L'objectif est de retenir les croyants catholiques dans le giron ecclésiastique, et de mettre un terme aux critiques catholiques pour faire revenir des fidèles. Ce sera un échec, les positions sont déjà figées.

§ 5. Vers les Lumières

a) Une religion omniprésente

Révocation de l'édit de Nantes (1685) : exil puis tolérance de fait – Religion d'Etat – Obligations pieuses – Sorcellerie – Pacification (1682).

En 1685, Louis XIV révoque l'Édit de Nantes, ce qui veut dire que le protestantisme est de nouveau interdit en France, ce qui fait fuir de nombreuses gens vers, notamment, les Provinces-Unies. Dans la pratique, on voit se développer une tolérance par rapport aux protestants ;

on ne les persécute pas, tant qu'ils ne font pas de bruit. Il s'agit donc d'une tolérance de fait. Par contre, les fidèles doivent se plier à toute une série de pratiques imposées. L'Église bride les fidèles par une série de limites (assister à la messe les dimanches et jours de fête, ne pas travailler à ces dates, interdictions des distractions mixtes...). Petit à petit, des voix s'élèvent pour dénoncer cette situation. On en arrive à mettre en cause cette pesanteur.

Une réaction liée à cela sera une épidémie de sorcellerie généralisée en Europe. On accusera (surtout des femmes) des gens de commerce avec le diable. Des milliers de bûchers s'allument en Europe. Ce n'est pas une question d'incroyance, mais de mal croire. On ne critique pas ici l'athéisme. On est au 17e, fin du 16e. Un certain nombre de réactions se font entendre. Ces procès disparaissent peu à peu.

b) Premières réactions et Lumières

Grotius (1583-1645) : droit naturel – Spinoza (1632-1677) : Dieu et nature – Pierre Bayle (1647-1706) – Helvetius (1715-1771) : athéisme – Voltaire (1694-1778) : Lumières – Encyclopédie, recul de la pratique – Révolution française.

Ces réactions appellent à plus d'humanité, on refuse de croire à des choses qui sont complètement irrationnelles, on se rend compte que la liberté est brimée. Pierre Bayle est le fils d'un pasteur protestant, et sera le premier à développer l'idée de tolérance pour chacun, dans le sens de permettre à chacun de vivre comme il l'entend, il va même jusqu'à accepter l'athéisme. Et là, c'est une véritable révolution. S'il expose cette théorie, c'est parce que le contexte s'y prête. Le refus de croyance n'existant auparavant pratiquement pas. Helvetius, lui, va défendre l'athéisme, pour lui, croire en Dieu est tout simplement une réponse des hommes à une fragilité, une méthode pour comprendre le monde qui les dépasse, les phénomènes inexplicables de la nature. Il insiste sur le fait que les religions sont très souvent sources de despotisme. Dans son esprit, il y a un intérêt à maintenir les gens dans ces croyances pour mieux les dominer. Lui va alors dans le sens de l'athéisme. Voltaire publie, lui, un traité sur la tolérance religieuse. Il est ce qu'on pourrait appeler un déiste. Il croit en l'existence d'un principe moteur premier qui organise le monde, mais ne croit pas en un Dieu tel que prêché par l'Église. Cette force n'intervient pas dans la vie des hommes.

Ces conceptions s'inscrivent dans le courant philosophique qui parcourt l'Europe, le courant des Lumières. Le rapport entre Lumières et religion se base sur le critère de la raison, des éléments de la croyance se révélant ne pas relever de la raison. Nous avons aussi l'idée de liberté, que toutes

ces contraintes imposées par les religions sont inacceptables. L'homme devient de plus en plus central. On veut que l'homme ait accès au bonheur, or les contraintes imposées par les cultes limitent son accès au bonheur. Les principes contraignants des religions sont donc à être bannis. On retrouve ces éléments en matière religieuse comme en matière politique, et en matière économique. On cherche à favoriser le bonheur individuel : c'est le début du libéralisme.

Ces idées sont développées par des intellectuels, des gens à l'éducation poussée. Mais le commun des hommes n'a pas forcément accès à ces idées. On constate dès le 18e siècle un recul parfois déjà sensible de la pratique religieuse. Les populations prennent de la distance par rapport à la religion.

Arrive la Révolution française qui confisque les biens cléricaux, s'oppose aux contraintes de l'Église sur la population, se greffant ainsi sur le courant des Lumières.

§ 6. Science et religion

Linné (1707-1778) – Buffon (1707-1788) – XIX^e siècle : rupture – Lamarck (1744-1829), *Philosophie zoologique* (1809), transformisme/fixisme – Darwin (1809-1882), *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* (1859), sélection naturelle.

Auguste Comte (1798-1857) : positivisme – Importance de la science – Ernest Renan (1823-1892) : scientisme.

On constate au 18e siècle toute une série de progrès, on fait des expériences, des découvertes qui entrent en collision avec certaines croyances développées dans le monde religieux.

Linné est un zoologue et botaniste suédois, qui a beaucoup de mal à concilier ce que dit la Bible et ses découvertes, et il n'ose pas dénoncer les errances de la Bible. Il est convaincu que les espèces ne restent pas fixes, qu'elles évoluent au fil des générations, vision à laquelle l'Église s'oppose, brandissant sa conception du fixisme. Linné, lui, entre en conflit avec cette vision mais n'osera pas l'affirmer.

Buffon, en France, est un géologue, étudie les sédiments, et par ses études, il s'interroge sur l'âge de la Terre (6000 ans selon la Bible), et se rend compte de l'erreur dans la Bible, mais il ne va pas quitter la religion. Il reste croyant tout en mettant l'accent sur des éléments impossibles selon lui.

La Révolution française va permettre l'évolution des esprits. Le 19^e est une période de rupture où la vérité scientifique sera considérée comme absolue, dans le sens fort du terme. La science va alors s'imposer au détriment de la croyance.

Lamarck, un zoologue, développe dans le sens de Linné en le dépassant l'idée de la variabilité des espèces, en fonction du milieu et des modifications du milieu. On est alors dans l'optique du transformisme.

Darwin en 1859 publie *L'origine des espèces et la sélection naturelle*. Il s'inscrit dans le prolongement des travaux de Linné et de Lamarque. La variation du milieu entraîne une lutte, une concurrence entre les individus. Dès lors, il y a une sélection naturelle qui s'impose au plus adapté. Ces théories représentent une rupture fondamentale par rapport à la religion et seront très très mal accueillies.

Auguste Comte va dans les années 1830-1840 va donner un cours de philosophie positive à Paris, qui dit que toute connaissance doit être basée sur l'expérience, et doit se rapporter à des lois scientifiques. L'humanité est partie d'un stade primaire pour en arriver à un stade positif. Il faut alors faire des recherches, des expériences, non pas pour trouver une cause première, mais pour découvrir des lois, le fonctionnement des choses. Il est donc pour le savoir prouvé. Par conséquent, il rompt radicalement par rapport à la religion parce qu'il rejette toute explication par le divin. La science donc, tout doucement, devient toute-puissante, elle développe une série d'outils au 19^e siècle ; les laboratoires, les musées... On remarque que cette évolution est largement soutenue par les États qui soutiennent ce développement, car on considère que la science est au service de l'homme.

La science en devient un dogme ; certains en viennent à croire dans la science, en critiquant la religion. La science devient la seule possibilité d'accès à une connaissance du réel, et on la pense capable de régir la société. On considère que Dieu est tout simplement ce que la Science ne maîtrise pas encore. Dès lors, on peut se débarrasser de Dieu. C'est le scientisme poussé à l'extrême.

§ 7. Le divorce ?

Science – Clivages sociaux (Marx *Opium du peuple*) – Démocratie chrétienne (Léon XIII, encyclique *Rerum Novarum* (1891)) – Rapports religions/États – Belgique, guerre scolaire 1879 – France 1905 – Concordat 1801 – Rivalités – Racines chrétiennes de l'Europe – Représentation –

Implantation diversifiée : Islam et Judaïsme.

On a vu au 18e siècle se développer un courant qui mène vers l'athéisme. Au 19e se développe l'idée de l'importance de la science. Il y a d'autres éléments qui accentuent la rupture d'avec la religion ; la société du 19e siècle, à l'époque de la révolution industrielle, où les progrès et inventions sont aussi importants que la misère au sein des masses ouvrières, ce qui va rejaillir sur la religion. L'Église, très longtemps sera proche du milieu patronal. Au niveau de la conception de la société, patrons et clercs se rejoignent, étant partisans de l'ordre établi. En 1891, le pape Léon XIII, dans l'encyclique *Rerum Novarum*, dénonce les abus du capitalisme, et encourage à considérer et améliorer la situation des ouvriers. Cette encyclique est un des premiers textes fondamentaux où le monde catholique va réagir. Alors que le monde ouvrier se sentait abandonné par l'Église, les mouvements socialistes se développent. Les ouvriers se distancient de plus en plus de la religion.

Cette méfiance par rapport à la croyance va toucher les États eux-mêmes. Se développe un débat concernant la place que la religion doit occuper dans l'État. Il y a toujours eu ce lien fort entre Église et État. Prenons l'exemple de la Belgique. En 1879 éclate la première guerre scolaire. Elle oppose deux tendances politiques : les libéraux et les catholiques. Les libéraux vont souhaiter établir une école dans chaque localité, qui soit laïque, directement dépendante du pouvoir de l'État, sans cours de religion, ce qui va créer énormément d'émoi. On a un phénomène proche en France, en 1905 avec la séparation complète des Églises (pluriel) et de l'État. Les ministres du culte ne seront plus rémunérés par l'État. Ce qui au départ était une distinction est maintenant une véritable opposition entre l'État et la religion. Chacun se méfie de l'autre. On voit partout des attaques contre la neutralité de l'État chez les laïques, et les croyants se sentent menacés.

On peut s'interroger sur l'évolution de tout cela. La question des racines chrétiennes de l'Europe est plus complexe qu'il n'y paraît. On peut aussi se poser la question non pas de la religion, mais des religions. De plus en plus il y a une diversification en matière religieuse en Europe occidentale, suite à des vagues d'immigration, par exemple. Nous pensons à l'Islam, et au génocide des juifs qui a modifié la question de la présence des juifs dans le territoire européen. Aussi, alors que les milieux laïques s'en prenaient au milieu catholique, il y a aussi une tendance à s'en prendre à d'autres religions, à d'autres pratiques considérées comme abusives.

Ainsi se conclut notre premier chapitre.

Partie II : Les hommes et l'État

Introduction

Nous avons examiné le rapport entre État et religion. Voyons maintenant la place des individus au sein de l'État et des nations. Nous devons ici nous placer dans la double perspective du pouvoir de l'État et des droits de l'individu. C'est qu'on doit s'intéresser à la place des hommes dans la participation à la *res publica*, les affaires publiques. Nous allons donc voir la place du pouvoir individuel. On pourrait faire remonter cette question à la Grèce antique, où le système spartiate est oligarchique met au pouvoir une minorité d'hommes. On parle à Athènes de démocratie. La démocratie athénienne, cependant, n'est pas une vraie démocratie.

§ 1. Le moyen âge

Haut moyen âge : rois et fidèles – Capétiens 987, Saxons 962, Normands 1066 : *Curia Regis*, laïcs et ecclésiastiques – Représentation – Spécialisation.

Le haut Moyen Âge (5e-10e siècles) prend place à la chute de l'empire romain d'occident. Mais cet empire n'était plus que sa propre ombre, ses institutions s'étant effondrées l'une après l'autre. Les royaumes qui émergent après coup héritent donc de peu. Les rois ne vont pas diriger seuls, ils s'entourent de fidèles, de conseillers, de manière assez informelle. Il s'agit de s'informer auprès des puissants et des amis. Il faudra attendre le 10e siècle, un tournant dans l'histoire politique de nombreux États européens.

En 962, Otton premier restaure le titre impérial. En Angleterre, après la bataille d'Hastings, Guillaume de Normandie s'installe sur le trône. À cette époque, la *curia regis* se développe. Les souverains s'entourent d'un certain nombre de personnes, dans un cadre structuré. Il s'entoure de vassaux. On peut dire que c'est la naissance d'institutions de représentants de différentes composantes de l'État au pouvoir. Cette curia va rapidement se spécialiser. Elle traite d'abord de tout, mais on se rend compte que les affaires de l'État deviennent compliquées. On la spécialise en créant des branches chargées d'administrer différents secteurs de la chose publique.

a) Angleterre

Représentativité – XIII^e siècle, Jean sans Terre – Philippe Auguste, taxes, Eglise : mécontentement – 1215 *Magna Carta*, Grande charte – Grand Conseil – Parlement – Bicaméralisme : Lords et Communes (censitaire) – Concurrence (Henri VIII, anglicanisme).

Stuart, tendance absolutiste – Thomas Hobbes (1588-1679), *Léviathan* – Glorieuse révolution : Charles II, Marie, Guillaume d'Orange – *Bill of Rights* – Monarchie parlementaire.

b) La France

Représentation : Etats-Généraux (1302, Philippe le Bel) – Structure tripartite – Influence relative.

Renforcement de l'autorité royale – François Ier, Louis XI – Théorisation de l'absolutisme – Jean Bodin (1529-1596) ; *La République, Res Publica* : souveraineté, tyran.

Richelieu, *principal ministre*, Louis XIII : Raison d'Etat – Louis XIV, Mazarin, « Conseil d'en Haut ».

Mises en cause – Despotisme éclairé – Raison – Voltaire (1694-1778) – Frédéric II de Prusse, Joseph II – Rousseau (1712-1778) : « contrat social » – Montesquieu (1689-1755) : séparation des pouvoirs.

Table des matières

Introduction.....	2
Partie I : Religions, société et politique en Occident.....	5
Introduction.....	5
§ 1. Rome : une mosaïque culturelle.....	5
a) Un panthéon ouvert	6
b) Les cultes à mystères.....	7
c) Le culte impérial.....	8
d) Le christianisme.....	9
§ 2. L'Occident chrétien.....	11
a) Deux penseurs fondamentaux : Gélase et saint Augustin.....	11
b) Une phase d'équilibre : les mondes mérovingien et carolingien.....	13
§ 3 L'Eglise d'Occident : entre fragilité et autoritarisme.....	14
a) La menace musulmane.....	14
b) Le schisme d'Orient	15
c) Théocratie et déclin.....	16
§ 4 Le schisme protestant.....	18
§ 5. Vers les Lumières.....	19
a) Une religion omniprésente.....	19
b) Premières réactions et Lumières.....	20
§ 6. Science et religion.....	21
§ 7. Le divorce ?.....	22
Partie II : Les hommes et l'État.....	24
Introduction.....	24
§ 1. Le moyen âge.....	24
a) Angleterre.....	25
b) La France.....	25